

Journalisme, culture technique et reformation didactique

Olivier LE DEUFF

Laboratoire Mica
EA 4426
Université de Bordeaux 3
oledeuff@gmail.com

Malgré un statut professionnel et la volonté de défendre des compétences ouvrant l'accès à l'exercice de la pratique journalistique, la profession est rarement caractérisée par la dimension technique. L'objectif de cet article est d'examiner jusqu'à quel point les évolutions du numérique entraînent un réexamen de la formation au journalisme, notamment une remise en cause d'une formation uniquement à visée professionnelle avec la possibilité d'une formation plus précoce via une reformation didactique au niveau du secondaire. Nous souhaitons également vérifier si les spécificités techniques du journalisme s'accroissent avec le développement des contenus sur le Web, notamment du fait des innovations technologiques qui se multiplient (Joannes, 2010).

Nous avons choisi à cet effet d'interroger, via des questionnaires semi-directifs (voir annexe 1) par messagerie ou par téléphone, six journalistes ou anciens journalistes engagés dans une démarche de publication numérique, notamment sur des blogs et présents également sur *Twitter*. Leurs profils sont toutefois divers (annexe 2). Ce choix restreint s'explique par le fait que nous souhaitions interroger des journalistes initiés en matière de numérique et ayant une véritable expérience des mutations du numérique afin d'observer l'évolution de leurs pratiques professionnelles et de leur réflexion sur le sujet. Nous souhaitons mesurer si ces derniers avaient développé de nouvelles compétences et utilisaient

régulièrement les nouveaux outils désormais indispensables à leur travail. Face à la concurrence d'amateurs qui maîtrisent parfois bien mieux les outils techniques, et en arrivant sur le terrain du numérique déjà occupé par d'autres professionnels de l'information, notamment les informaticiens (avec de l'information de type données) et les documentalistes (dans l'identification et l'indexation de sources), les journalistes sont contraints de repenser les spécificités de leur profession et leur rapport avec les objets techniques.

C'est pourquoi, nous tenterons de montrer que le journalisme peut être considéré comme une *ingénierie* via une rationalisation des savoirs et des savoir-faire mobilisés, ce que nous qualifions de « culture technique » dans le sens retenu par le philosophe Gilbert Simondon (1989). Cette culture technique journalistique nécessite une sortie hors du « flou » et un travail d'explication pour aller dans une démarche davantage didactique. Le journalisme est parvenu au cours du siècle précédent à se constituer en un groupe reconnu dans une démarche de mise en visibilité et de relative homogénéité de la profession. Désormais, cette mise en visibilité concerne plutôt les compétences, c'est-à-dire les savoirs et les savoir-faire requis qui mériteront une transmission. Cela signifie que la formation doit s'appuyer sur des concepts et savoirs plutôt que sur des compétences parfois intangibles voire simplement intuitives. Il s'agit donc bien plus de tendre vers une « ingénierie journalistique » via le développement d'une culture technique que de défendre un statut pour en réserver l'accès.

Nous voulons examiner également l'existence d'une culture de l'information propre à la profession en comparant les éventuels terrains communs avec la documentation. L'arrimage de la formation autour de savoirs notamment techniques et de notions – voire de concepts – permet de mieux envisager une transmission du journalisme au-delà d'une vision marchande en la rapprochant du projet de la didactique de l'information (Duplessis, 2005) qui placerait l'éducation au journalisme bien plus tôt dans le cursus en se rapprochant de la formation à l'information et aux médias.

Un secteur en transformation

Les technologies du numérique et les nouveaux outils, qui émergent notamment autour du Web 2.0, ne sont pas sans influence sur la conception du journalisme. Le rapport avec ces nouveaux outils n'est pas celui d'une opposition ou d'une concurrence, malgré

l'essor d'agrégateurs de *news* dans le style de *Google news* ou de *Wikio*. Parmi les journalistes que nous avons interrogés, le sentiment de concurrence est faible. Les outils comme *Google news* leur paraissent utiles, y compris dans leurs pratiques. David Abiker évoque même une « complémentarité ». Jean François Garsmeur possède une vision quelque peu différente. Ancien journaliste dans la presse quotidienne régionale, il est devenu professeur-documentaliste. Il évoque des évolutions en ce qui concerne les agences de presse et le journalisme de *news* : « *Les agences de presse séparaient autrefois leurs livraisons entre news (actu brèves et chaudes, factuelles) et en features (édito, articles magazines, dossiers, reportages, etc.). Je pense que le journalisme de news est un peu condamné par Twitter et surtout par les robots intelligents qui seront sans doute conçus pour pusher l'info chaude* ».

Qu'il faille y voir une complémentarité ou une concurrence, les nouveaux outils obligent toutefois à distinguer ce qui relève vraiment du journalisme et à formuler plus nettement les compétences requises.

Compétences partagées ou « bunkérisation » ?

Face à une concurrence diverse, la tentation pourrait être celle de la « bunkérisation¹ » pour défendre la profession, une tentation qui n'est pas nouvelle et qui a déjà par le passé constitué un moyen de distinguer des formes de journalisme amateur par rapport à d'autres formes plus professionnelles. Cette évolution, bien mise en avant par Ruellan (1993), semble à nouveau interrogée. Beaucoup d'ailleurs n'hésitent pas à faire le deuil du professionnel, préférant parler d'abord de journalisme plutôt que de journaliste : « *Je n'utilise pas le mot «journaliste» mais «journalisme». Le journalisme pris comme une fonction (intégrant donc le partage de compétences journalistiques avec des non-professionnels), non comme un métier²* ».

Le numérique contraint-il le journalisme à devoir fortement évoluer ? C'est en tout cas ce que semble vouloir dire le journaliste et blogueur Benoît Raphael, ancien rédacteur en chef et co-fondateur du *Post*, avec le sous-titre de son blog : « *L'ADN de l'info a changé, il faut changer l'ADN des journalistes* ». Si d'ailleurs, nous poursuivons son raisonnement qui fait de nous tous demain des journalistes, il est tentant de concevoir le journalisme comme des compétences à partager plutôt qu'à réserver. Raphael appelle d'ailleurs à des changements radicaux, évoquant notamment une révolution et des nouvelles stratégies au sein des rédactions. La transformation est parfois également physique entre le journaliste de terrain et celui qui est de plus en plus « sédentarisé » et s'éloigne parfois des sources primaires (Rebillard, 2006). Dès lors,

la question de compétences nécessaires pour maîtriser les outils et l'information qui circule sur les réseaux mérite d'être posée.

Les multi-compétences

Plusieurs compétences ne sont pas ou plus l'apanage du journaliste, notamment quand il s'agit d'évoquer des techniques de recherche ou de traitement de l'information. Péliissier et Diallo (2009) évoquent même la question de l'émergence d'une compétence documentaire quant à la maîtrise de la recherche d'informations, notamment avec le moteur de recherche Google. La répondante Sabine Blanc parle, quant à elle, de capacité à *bidouiller*, c'est-à-dire à se confronter à la technique quand le besoin se fait ressentir, même s'il s'agit de code informatique. Elle y voit également l'avènement de « journalistes programmeurs », ce qui pose pleinement la question des compétences informatiques. Pourtant, cette évolution vers de multiples compétences ne contribue pas à distinguer pleinement celles qui caractérisent le journalisme : « *Les jeunes journalistes sont poussés à acquérir des compétences techniques nouvelles et surtout polyvalentes, alors que la polyvalence n'était pas du tout encouragée auparavant (au contraire). C'est le modèle du «journaliste Shiva», qui fait de l'écrit, de l'image et du son, simultanément, et comme il peut³* ».

Ce journalisme « mobile et polyvalent » (Rieffel, 2001) se traduit par une multi-compétence qui rapproche le journaliste d'autres professions, et qui se traduit souvent par une précarisation dans les faits. Une précarisation qui pose question en matière d'éthique et de qualité de l'information dispensée, ce qui ne peut que nous interroger sur la culture de l'information à l'œuvre dans le milieu. D'ailleurs, est-il réellement possible d'évoquer une culture de l'information (Le Deuff, 2009) spécifique au journalisme ?

Une culture de l'information particulière ?

Évoquer une culture de l'information oblige nécessairement à une réflexion autour de la notion même d'information dans le milieu professionnel. En effet, de quel type d'information s'agit-il vraiment ? Traditionnellement, l'information journalistique renvoie surtout à l'information de type médiatique ou de type *news*. Cependant, il est difficile de la déconnecter de son acceptation de « connaissances », plus proches de celles des journalistes tandis que le déploiement du numérique oblige à songer à sa définition informatique, proche du concept de données prisé davantage par les informaticiens.

Des proximités avec la documentation

La culture de l'information journalistique apparaît liée à une éthique de l'information et à un devoir d'explication. Cette culture de l'information, reposant sur le devoir d'informer du journaliste, prend en compte l'importance d'une information mondiale compréhensible par tous selon les propos de Franco Siddi, président de la Fédération nationale de presse italienne (syndicat unitaire des journalistes italiens) : « *Pour le journaliste « global » de ce siècle, c'est un défi permanent que de comprendre les réalités, petites et grandes, et les rendre compréhensibles aux citoyens d'une zone toujours plus vaste que celle de ses propres frontières. Pensons à l'Italie, à la complexité de ses événements politiques et institutionnels et à la difficulté de les rendre compréhensibles au lecteur français ou d'une autre nationalité. Mais pensons également à combien il est nécessaire de promouvoir une culture de l'information qui sache tenir compte, et en même temps qui sache aller plus loin, que ce qui se passe sur le pas de notre porte⁴.* ».

Les récents États généraux de la presse écrite⁵ ont démontré que le secteur connaissait quelques difficultés, notamment financières. La définition même du métier n'est pas épargnée du fait de l'information délivrée en ligne qui n'est pas toujours l'apanage des professionnels. De plus, face à la concurrence, l'impératif financier semble primer sur l'éthique, notamment au sein des nouvelles générations comme l'observe Guillaume Narvic⁶.

La culture de l'information des journalistes est donc amenée à évoluer. Des rapprochements s'opèrent d'ailleurs entre des journalistes qui sont également blogueurs et des professionnels de la documentation. Guillaume Narvic⁷ prône ainsi un journalisme de recommandations et de liens dont une des préfigurations est la constitution du projet aaliens⁸. Ce dernier est basé sur un système de recommandations effectuées par une vingtaine de blogueurs reconnus pour la qualité de leur veille. Parmi ces blogueurs figurent des journalistes, des professionnels de l'information, mais aussi des enseignants et notamment des professeurs-documentalistes.

Ces formes hybrides entre les divers professionnels de l'information expliquent l'usage de l'expression de « *journaldocumentalistes*⁹ » par Olivier Ertzscheid, décrivant des similitudes recensées sur le site journalistique¹⁰ entre les professions de journaliste et de documentaliste, notamment dans la collecte d'information. Au sujet de cette proximité, Jean Michel Salaun, directeur de l'École des bibliothèques et des sciences de l'information de Montréal, signale en commentaire du billet de journalistique l'existence du métier de chercheur au Québec.

Ce rapprochement est fortement confirmé par le contenu de l'ouvrage¹¹ sur les outils multimédias du Web à destination principalement des journalistes, profession exercée d'ailleurs par les deux auteurs. Les logiciels présentés sont déjà bien connus par beaucoup d'autres professionnels de l'information et sont présents déjà dans des formations notamment dispensées dans les Urfists (Unités régionales de formations à l'information scientifique et technique) dont le public est majoritairement enseignant ou bibliothécaire. Ces similitudes interrogent dès lors sur les frontières mêmes du journalisme.

Nous pouvons également relever un paradoxe professionnel étonnant. En effet, les journalistes sont parvenus à gagner en légitimité et en reconnaissance professionnelle bien plus par des actions militantes et syndicales (Ruellan, 1997) que par la définition de missions et de techniques claires ; à l'inverse de la documentation qui possède une culture technique historiquement démontrée et particulièrement bien décrite par Sylvie Fayet-Scribe¹², mais dont la légitimité continue de faire défaut¹³.

Un rapport au temps différent et la nécessité de capter l'attention

David Abiker souligne toutefois des différences notables entre les deux cultures. La première résulte d'un rapport au temps différent : le journalisme réclamant un traitement plus immédiat tandis que la documentation présenterait un traitement plus proche de la conservation. Ce rapport au temps est bien souligné par Jean François Garsmeur en ce qui concerne le journaliste « assis » : « *Le journaliste assis, souvent le seul embauché à plein temps dans les périodiques, traite le document brut qu'est le papier envoyé ou dicté par les journalistes ; il est secrétaire de rédaction, rédacteur en chef, éditorialiste, etc. Son travail est plus proche de celui du documentaliste, sauf qu'il a rarement plus de quelques minutes pour prendre les bonnes décisions : il est souvent plus stressé que le reporter de terrain !* ».

La seconde réside dans l'objectif de susciter l'intérêt, ce que David Abiker qualifie de « *nécessité d'être intéressant* ». Une démarche qui est celle de l'industrie des médias. Il convient cependant de se demander si cette obligation d'intéresser des lecteurs, auditeurs et spectateurs potentiels ne constitue pas surtout un impératif pour le journalisme professionnel qui a de plus en plus de difficultés à être rentable. Dès lors, la confusion entre un secteur professionnel et l'essence même du journalisme implique une clarification, voire une démarcation. Un travail qui implique une réflexion autour des sciences de l'information et de la communication et qui devrait aussi pousser les journalistes

à interroger leurs rapports avec les technologies de l'information. Guillaume Narvic expose alors le fait qu'il demeure une confusion au sein du métier vis-à-vis de la définition même de l'information : « Par exemple, issus de la théorie mathématique de l'information dans les télécommunications, des termes passent peu à peu dans «l'autre univers» de l'information «journalistique», tels que les questions du bruit et du signal ou encore du filtrage, sans qu'il soit bien clair s'il s'agit d'abus de langage, de métaphores plus ou moins assumées ou d'un réel effort théorique pour appliquer les enseignements de l'un à la pratique de l'autre¹⁴ ».

Cette confusion issue des succès des théories de Shannon et Weaver ainsi que de la cybernétique influe également sur la conception du métier qui répugne à clairement identifier des fonctions techniques : « Cela impose au journalisme une clarification terminologique qui lui répugne, comme il a toujours refusé de se définir lui-même avec précision. Le journalisme n'a jamais voulu choisir entre se définir par une compétence ou par une déontologie, par une fonction technique dans l'univers socio-économique ou par un rôle politique dans la cité. Le journalisme navigue depuis l'origine entre ces deux pôles, sans choisir ni l'un ni l'autre, sans même tenter de se positionner entre les deux, en tentant d'articuler clairement une relation entre les deux¹⁵ ».

Cette clarification est celle qui mènerait vers une mise en avant d'une culture technique avec une rationalisation des savoirs et des processus.

Vers une ingénierie journalistique

Parler d'ingénierie journalistique peut paraître surprenant. D'ailleurs, son évocation a gêné plusieurs journalistes interrogés (question 4 de l'annexe 2) qui ne comprennent pas l'expression. Cela s'explique par le fait que le journalisme n'a guère été clairement défini de manière technique et davantage sur des valeurs « nobles », mais qui sont parfois vagues notamment quand il s'agit de déontologie ou d'éthique. Autre problème de taille soulevé notamment par Guillaume Narvic : celui de l'uniformité. Est-il possible de réellement envisager le journalisme de manière monolithique tant il s'agit parfois de « cultures professionnelles très différentes » ? Il y aurait donc un mythe de l'unité¹⁶ que les études sociologiques sur la profession ont déjà démontré depuis plusieurs années (Devillard, 2001).

Déplacer la réflexion de la déontologie aux rapports à la technique présente certains avantages. En premier lieu, celui de tenter de rationaliser des processus et des méthodes de travail afin de tenter de distinguer ce qui pourrait être commun aux différents types de journalisme à la fois selon les supports (presse écrite, audiovisuel,

internet), mais aussi selon les types de public (journalisme local, spécialisé, généraliste, etc.). D'autre part, cela permettrait également de mieux distinguer ces cultures professionnelles différentes regroupées sous un terme générique. Cette démarche est pleinement celle de la culture technique qui cherche à mettre à jour les processus et qui ne peut demeurer sur les seuls usages. C'est aussi une réhabilitation des techniques et instruments utilisés (Perriault, 1998).

Cette culture technique ne peut reposer que sur le seul usage et implique une capacité de compréhension bien plus ambitieuse. Simondon décrit notre relation à la technique via deux états opposés, l'état de minorité et l'état de majorité : « L'objet technique peut être rattaché à l'homme de deux manières opposées : selon un statut de majorité ou selon un statut de minorité¹⁷ ».

Dans l'état minoritaire, la technique n'est justement pas pensée, elle est oubliée, voire évacuée tant elle est devenue constitutive de notre environnement : « Le statut de minorité est celui selon lequel l'objet technique est avant tout un objet d'usage, nécessaire à la vie quotidienne, faisant partie de l'entourage au milieu duquel l'individu humain grandit et se forme. [...] Le savoir technique est implicite, non réfléchi, coutumier¹⁸ ».

C'est toute l'interrogation qui se doit d'être posée au journaliste en ce qui concerne les outils de travail de son environnement. Dans quel état se situe-t-il face à ces outils et particulièrement ceux du numérique ? La somme des compétences exigées augmentant, il est tentant pour le journaliste de se contenter d'un usage élémentaire face aux outils à la simplicité apparente. Pourtant, cette position est insuffisante face aux outils de publication en ligne qui contiennent, voire imposent, des formes éditoriales. Les CMS (*Content Management System*) de plus en plus utilisés dans la presse en ligne présentent ainsi des formes héritées : les architextes (Souchier, 2003). Les travaux sur les écrits d'écran ont permis de prendre en compte des formes qui pouvaient s'avérer ignorées par une illusion de la transparence, d'autant que les formes éditoriales et auctoriales tendent de plus en plus à se confondre. Par conséquent, la formation ne peut reposer que sur de simples usages et sur la capacité à ajouter du contenu via un CMS. Il y a donc un risque de délégation technologique (Rieder, 2006) qui laisse une part de pouvoir à ceux qui maîtrisent et administrent la plateforme¹⁹. La formation aux seuls outils et à des usages prescrits ou formatés ne peut donc s'avérer satisfaisante, sous peine de laisser le journaliste dans une position de minorité face aux objets techniques.

Par conséquent, le développement d'une culture technique repose sur l'explicitation des qualités requises et des compétences de manière tangible, c'est-à-dire la capacité à conceptualiser les notions et les

concepts utilisés ainsi que les méthodes et stratégies employées. Cela dépasse donc les références au « flair », voire à une certaine éthique, qui correspond davantage au stade de l'intuition, c'est-à-dire un état minoritaire face à la technique. Et ce d'autant que l'éthique de l'information paraît bien souvent incompatible avec la dimension marchande associée à l'information. Cette culture technique implique aussi un regard historique sur les différentes techniques du journalisme et sur leur part constitutive.

Cette ingénierie informationnelle ne peut se restreindre cependant au seul domaine du journalisme et peut trouver des terrains communs avec les autres formations à l'information.

Formation : de la professionnalisation à l'éducation

Il faut probablement distinguer les objectifs de *former au* journalisme de celui de *former les* journalistes. Au vu de l'évolution du journalisme, la seule formation de professionnels apparaît désormais insuffisante et trop restreinte. Les enjeux sont donc plus ambitieux et méritent un réexamen. La culture technique évoquée mérite une formation qui dépasse la seule formation de type professionnel pour se déplacer davantage vers l'éducation aux médias (Kernéis, 2010). Une formation aux médias qui est de plus en plus active, notamment grâce aux potentialités du numérique qui permettent autant de réaliser que de voir et de lire. Par conséquent, il incombe de former davantage au journalisme qu'au métier de journaliste.

Nous avons montré les rapprochements observés entre les mondes de la documentation et ceux du journalisme. Cette proximité pourrait constituer une opportunité pour des formations plus ambitieuses et dispensées plus largement. La piste de la didactique de l'information (Duplessis, 2005) mérite d'être analysée ici, notamment parce qu'elle présente un positionnement similaire à celui de la culture technique en opérant une rationalisation des savoirs. Par conséquent, la formation au journalisme ne mériterait-elle pas une intégration plus précoce dans les cursus ?

Plusieurs éléments permettraient d'y répondre favorablement. Le premier est le constat du développement du journalisme sous des formes diverses via un processus de « déprofessionnalisation », mis en avant par Ruellan (1997), et partagé par Guillaume Narvic qui parle même d'une dilution du journalisme. Le second est l'actuel développement des projets autour de la culture de l'information et de

la didactique de l'information et des médias. Dès lors, le journalisme ne demeurerait plus l'apanage des professionnels tandis que des éléments de savoirs et des compétences pourraient intégrer la culture de l'information et à la formation du citoyen en général. Cela permettrait également de sortir le journalisme d'une vision qui est celle d'une industrie des médias et des sphères marchandes. D'ailleurs dans ce cadre, les propos de Loïc Hervouet sur l'adaptation des étudiants en journalisme aux lois du marché constituent une piste insuffisante²⁰. En effet, continuer à considérer l'information de type *news* comme essentiellement marchande provoque l'oubli de la dimension de formation continue dans l'information. Son introduction dans la formation d'une manière non professionnelle pourrait changer la donne. Ce nouvel apport renforcerait la légitimité d'une telle formation et permettrait le développement d'une véritable formation autour d'une culture de l'information et de la communication. Elle permettrait d'envisager une formation complète issue des sciences de l'information et de la communication bien plus tôt dans les programmes. Un appui serait possible à partir des travaux menés déjà autour de la formation à l'information par les professeurs-documentalistes en France et des bibliothécaires scolaires au Québec ainsi que via les actions en éducation aux médias avec des partenaires comme le Clemi²¹ (Centre de liaison de l'enseignement et des médias d'information).

Mais l'objectif à terme serait d'impulser une véritable transmission de savoirs et de savoir-faire au sein d'une création disciplinaire dédiée. Cela permettrait de mieux répondre également à une poursuite professionnelle, d'autant que de nombreuses personnes rentrant dans la profession n'ont jamais reçu la moindre formation comme le démontrait déjà une étude en 2003 (Pélissier, Ruellan, 2003). Si bien qu'avec une formation insuffisante et une dilution de la profession, Patrick-Yves Badillo osait même affirmer que plus personne n'était journaliste (Badillo, 2008). Plusieurs savoirs et méthodes mériteraient pourtant d'être transposés dans le système scolaire et notamment dans le secondaire. Odile Chenevez avait pris ainsi l'exemple de l'enquête journalistique (Chenevez, 2008) comme moyen de développer dans un cadre concret le fameux « esprit critique » : « *En s'autorisant une transposition à l'époque actuelle, imaginons un instant une société moderne où le lecteur ne serait pas supposé attendre ni exiger des médias – qu'ils fussent professionnels ou « participatifs », commerciaux ou associatifs, décrétés notoirement fiables ou non – qu'ils « produisent » de la vérité, tant cette vérité, telle que chacun l'entend, se mêle inextricablement de croyances de toute nature. Risquons un peu plus loin l'illusion d'une société de l'information,*

avec sa multitude de médias, où il serait naturellement fait dévolution au citoyen de la responsabilité de la vérité. Il s'agirait alors d'une vérité dont une certaine part relèverait alors de la sphère privée, d'une vérité qui serait, certes, personnelle, partielle et provisoire, mais qu'on imagine étayée par une solide dialectique médias-milieu ».

Le citoyen serait alors responsable de la recherche de la vérité non pas en tant que simple consommateur des médias, mais en tant qu'analyste et producteur de cette vérité. Cela implique par conséquent un changement de paradigme fort, non seulement pour la formation au journalisme, mais pour les acteurs de l'Éducation et en particulier les enseignants-documentalistes, ce que montre bien Pascal Duplessis (2009) : « De fait, avoir considéré depuis plusieurs décennies l'information comme support cognitif ou méthodologique éventuel des programmes disciplinaires n'a jamais permis aux enseignants-documentalistes de dépasser le statut d'auxiliaires qui prévalait à la création de leur corps. Par contre, la conversion épistémologique qui ferait passer les médias et l'information de l'état de support à celui d'objet d'étude entraînerait, du même coup, une mutation sans précédent du processus de professionnalisation, ouvrant la voie à une discipline dédiée à l'intégration des élèves à la culture de l'information, laquelle comprend les dimensions médiatiques et informationnelles. Il s'agit ni plus ni moins que d'un changement profond de paradigme ».

Cela implique par conséquent un important travail de « didactisation » à opérer collectivement entre chercheurs, journalistes et enseignants, notamment les professeurs-documentalistes pour en faire bénéficier au plus tôt les élèves.

Conclusion

Évoquer la formation des journalistes pose l'épineux problème des frontières de la profession et surtout de la vision d'une formation qui ne concerne pas que les possesseurs d'une carte de presse, tant le journalisme peut être multiforme et intéresse un nombre bien plus important d'acteurs. Penser la formation au journalisme implique davantage d'envisager une progression dans un cursus qui prendrait racine dès l'enseignement secondaire, plutôt que de la considérer comme une spécialisation durant les études universitaires. Cette progression pourrait alors rejoindre les objectifs de la culture de l'information, et des éducations à l'image et aux médias.

Sans certes prétendre que nous deviendrons tous journalistes demain, il convient d'observer que la frontière entre le journaliste professionnel et le lecteur ne devient plus aussi nette, d'autant plus

que le lecteur va devoir se montrer plus exigeant dans l'information dont il a besoin. Cela signifie qu'« il faut d'abord être formé à l'information avant d'être formé par l'information », comme le précise Yves Loiseau. La majorité technique définie par Simondon peut alors rejoindre la majorité de l'entendement, c'est-à-dire l'exercice de son esprit critique tel que le décrit Emmanuel Kant dans son texte sur les Lumières (1784).

Dès lors, le journalisme ne peut demeurer un domaine réservé à quelques professionnels. Dans le cadre d'une formation plus précoce et élargie, l'expression de « journalisme citoyen » pourra alors prendre tout son sens ■

Notes

1. Expression employée notamment par Guillaume Narvic.
2. Benoît Raphaël, Révolutionner la presse : la « Google Newsroom », dans *Demain tous journalistes*, Billet du 12 janvier 2010 : <<http://benoit-raphael.blogspot.com/2010/01/revolutionner-la-presse-google.html>>.
3. Propos de Guillaume Narvic.
4. Discours de Franco Siddi, Congrès du 8 décembre du club média France : <<http://www.clubmediafrance.org/html/modules.php?name=News&file=article&sid=54>>.
5. États généraux de la presse écrite : <<http://www.etatsgenerauxdelapresseecrite.fr/home/index.php>>.
6. « Il me semble percevoir aussi (pour rester dans la « filière » du journalisme « général » des quotidiens et news magazines), et surtout chez les plus jeunes, un certain affaiblissement de la culture éthique professionnelle (cf. l'irruption du peuple dans l'info, le mélange croissant information/divertissement, un affaiblissement de la réticence face au marketing et à la publicité, la promotion de la rapidité et de la superficialité sur l'approfondissement, ou même sur la simple vérification/documentation/mise en perspective...). »
7. Guillaume Narvic est un pseudonyme.
8. *Aaliens- Auteurs et agrégateurs associés*. Disp sur : <<http://aaliens.com/>>.
9. ERTZSCHEID Oliver (2008), « Journadocumentalistes », dans *Affordance.info*, billet du 22/10/08. Disp. sur : <http://affordance.typepad.com/mon_weblog/2008/10/journadocumenta.html>.
10. JOANNES Alain (2008), « Le web et quelques autres logiciels au service des rédactions », dans *Journalistiques*, billet du 20/10/08. Disp. sur : <<http://www.journalistiques.fr/post/2008/10/20/comment-la-presse-d-information-peut-creer-des-emplois>>
11. DELENGAIGNE Xavier & Fabrice GONTIER (2009), *Les outils multimédias du web*, Paris, CPJ éditions.
12. FAYET-SCRIBE Sylvie (1999), *Histoire des outils de médiation du savoir, naissance d'une culture de l'information 1895-1937*, Thèse d'habilitation à diriger des recherches, Université Paris 1.

13. Fréquemment, il y a oubli des compétences nécessaires pour exercer les professions de bibliothécaire, de documentaliste, voire de professeur-documentaliste.
14. NARVIC Guillaume (2008), « L'ultime bataille du journalisme contre la presse », *Novovision*, billet du 28/11/08. Disp sur : <<http://novovision.fr/?L-ultime-bataille-du-journaliste>>.
15. *Ibid.*
16. Guillaume Narvic : « En termes professionnels ou de métiers, le journalisme n'a pas de signification, car il n'y a aucune homogénéité, il n'y a pas de terrain réellement commun. L'"unité" de la profession se fait en réalité autour d'une vision mythique, qui généralise l'ensemble de la profession à l'image d'une toute petite catégorie, correspondant pour l'essentiel au rédacteur dans un quotidien parisien ».
17. Simondon (1989), p. 85.
18. Simondon (1989) p. 85.
19. Que dire alors de ces reporters qui ont sans cesse besoin d'aide pour des usages simples : « Former les chefs photo qui sont au bureau, c'est une chose. Mais les reporters, eux, sont constamment sur le terrain. Il s'agit de leur faire écrire leurs articles dans Wordpress, le logiciel utilisé pour les blogs du NYTimes, directement. Ça peut paraître simple, mais ils oublient leur nom d'utilisateur et leur mot de passe, des choses comme ça, ou ils ne savent pas ajouter des liens hypertextes », dans Cécile Dehesdin (2010), *Le médialab de Cécile* : <<http://blog.slate.fr/le-medialab-de-cecile/2010/01/17/les-agents-secrets-du-web-americain/>>.
20. Interview de Loïc Hervouet à propos de la formation : « À l'ESJ-Lille, nous avons choisi, pour répondre à la nouveauté de la situation, d'enseigner aux étudiants la démarche « commerciale », de leur apprendre à argumenter dans une conférence de rédaction afin de réussir à « vendre » leur sujet face à celui d'un autre journaliste ou face au rédacteur en chef ». Loïc Hervouet, Cyril Lemieux et Denis Ruellan (2006), *Former pour un nouveau métier*, dans Ceras-Projet : <<http://www.ceras-projet.com/index.php?id=849>>
21. <<http://www.clemi.org/fr/>>.

Références bibliographiques

- BADILLO Patrick-Yves, BOURGEOIS Dominique, LESOURD Jean-Baptiste & Christiane PEYRON BONJAN (2008), « Plus personne n'est journaliste », *Médianophoses*, n° 24.
- CHENEVEZ Odile (2008), « Mobiliser les outils utiles à l'enquête : le cas de la démarche journalistique », *Colloque international « Efficacité & Équité en Éducation »*, *Symposium « Didactique de l'enquête codisciplinaire et des PER »*, Rennes, 19-21/11/08.
- DUPLESSIS Pascal (2006), *Apports épistémologiques à la didactique de l'information documentation : des outils pour identifier, référer et structurer le domaine conceptuel*, Mémoire de DEA, Université de Nantes. Disp sur : <<http://edutice.archives-ouvertes.fr/edutice-00119375/en/>>.
- DUPLESSIS Pascal (2009), « Les médias d'information et leur didactisation dans le secondaire : fonctions, enjeux, contenus conceptuels », *Médiadoc*, n°2, avril, p. 12-15.

- JOANNES Alain (2010), « Des journalistes face à l'innovation technologique », *Les Cahiers du journalisme*, n° 21, automne, p. 148-157.
- KANT Emmanuel (1784), « Was ist Aufklärung ? », dans *Berlinische Monatsschrift*, n° 4, p. 481-494.
- KERNEIS Jacques (2010), « Didactique de l'éducation aux médias et culture informationnelle », dans F. Chapron & E. Delamotte (dir.), *Éducation à la culture informationnelle*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, p. 271-279.
- DEVILLARD Valérie, LAFOSSE Marie-Françoise, LETEINTURIER Christine & Rémy RIEFFEL (2001), *Les journalistes français à l'aube de l'an 2000*, Profils et parcours, éd. Panthéon-Assas, LGDJ Diffuseur.
- LE DEUFF Olivier (2009), *La culture de l'information en reformation* (dir. Yves Chevalier), Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université Rennes 2, septembre 09.
- PÉLISSIER Nicolas & Mamadou DIALLO (2009), « Les sources cachées du journalisme », *L'entonnoir*, Google sous la loupe des sciences de l'information, Caen, C&F éditions, p. 59-80.
- PÉLISSIER Nicolas & Denis RUELLAN (2003), « Les journalistes contre leur formation ? », *Hermès*, n° 35, « Les journalistes ont-ils encore du pouvoir ? », Paris, CNRS éditions.
- PERRIAULT Jacques (1998), « Culture technique », *Les cahiers de médiologie*, n° 6, Paris, Gallimard, p. 197-214.
- REBILLARD Frank (2006), « Du traitement de l'information à son retraitement », *Réseaux*, n°137, p. 29-69.
- RIEDER Bernhard (2006), *Métatechnologies et délégation. Pour un design orienté-société dans l'ère du Web 2.0*. Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université de Paris VIII.
- RIEFFEL Rémy (2001), « Vers un journalisme mobile et polyvalent ? », *Quaderni*, n° 45, p.153-169.
- RUELLAN Denis (1997), *Les «pro» du journalisme. De l'état au statut, la construction d'un espace professionnel*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- RUELLAN Denis (1993), *Le professionnalisme du flou. Identité et savoir-faire des journalistes français*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- SIMONDON Gilbert (1989), *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, éd. Aubier.
- SOUCHIER Emmanuel, JEANNERET Yves et al. (2003), *Lire, écrire, récrire, Objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris, Centre Pompidou-BPI.

Annexe 1. Questionnaire ayant servi de trame

- Quels sont désormais les outils indispensables au journaliste ?
- Y a-t-il concurrence ou convergence avec les nouveaux outils, notamment du Web 2.0 (google news, twitter, etc.) ?
- Quelles qualités ou compétences informationnelles doit posséder un journaliste ?
- Peut-on parler d'une *ingénierie* de l'information de type journalistique ?
- Une définition plus claire du métier permettrait-elle de plus aisément envisager une formation ?
- La culture de l'information d'un journaliste se distingue-t-elle d'un autre professionnel de l'information comme celle d'un documentaliste ?
- Faut-il former les futurs journalistes aux techniques de recherche de l'information sur le Web et si oui comment, en insistant sur quels aspects ?
- Quelle est votre vision de l'information ou quel auteur (ou théorie) a le plus influencé votre conception de l'information ?
- Faut-il être formé à l'information ou être formé *par* l'information ?

Annexe 2. Personnes interrogées				
Nom	Statut	Blog ou site	Compte twitter	
David Abiker	Journaliste, écrivain, chroniqueur sur franceinfo autour d'une « revue du web »	http://davidabiker.typepad.fr/ (en cours de déménagement)	http://twitter.com/davidabiker	
Sabine Blanc	Journaliste auparavant en charge du berry.fr (site du <i>Berry républicain</i>) et désormais « community manager » du site Owni.fr	http://pqmonamour.owni.fr/ http://owni.fr/members/sabineblanc/	http://twitter.com/sabineblanc	
Jean François Garsmeur	Ex-journaliste en mutation vers le monde de la documentation	http://lejournaldegeed.wordpress.com/	http://twitter.com/jfgarsmeur	
Yves Loiseau	Journaliste en retraite, blogueur, et récent candidat en politique et ancien Président de l'Union Nationale des syndicats de journalistes	http://yves.loiseau.free.fr/blog/index.php	http://twitter.com/maopapa	
Guillaume Narvic	Blogueur / ex-journaliste presse régionale	http://novovision.fr/	http://twitter.com/narvic	
Jacques Rosselin	Blogueur, journaliste, créateur de <i>vendredi.info</i> et de <i>Courrier international</i>	http://vendredi.info/	http://twitter.com/Rosselin	